

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 44

Artikel: Les deux Loquet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA BOUCHERIE

ETAIT, quand nous étions gamins, avec le jour de foire, le jour des bricelets et les vendanges, une des plus belles cérémonies de l'année villageoise. Je dis cérémonie et n'exagère rien, car on procédait à l'exécution et à la métamorphose utilitaire du cochon avec une méthode et une gravité ritualistes.

La veille, ma tante Marie qui venait, en ces occasions pour surveiller le labeur de chacun, avait déjà présidé aux préparatifs généraux, examiné les chevilles pour saucissons, lavé le trubet, haché les choux pour les saucisses et discuté longuement avec ma mère, si on mettrait tout dans les boyaux, ou si on ferait beaucoup de petit salé, ou ceci, ou cela. Et les gosses assistaient à ces débats et à ces préliminaires comme s'il se fut agi d'une veillée d'armes.

D'ailleurs, nous colportions au dehors les démissions prises par les augures.

— On met tout en saucisses, chez nous.

— On ne garde que les piautons et les ayettes.

— Maman ne veut point de saucisses au foie...

Ainsi, les voisins et les voisines étaient renseignés sur nos préférences gastronomiques.

Le lendemain, avant le jour, nous étions debout. Tante Marie, toujours vive à l'ouvrage, avait déjà accroché à la crêmaillère la grosse marmite où chauffait l'eau pour bouillanter et râcler la bête, et mon oncle Jaques, son mari, qui avait l'habitude de ses sortes d'opérations repasait ses couteaux pour saigner l'Anglais après l'avoir dûment assommé ; car, malgré la liberté laissée à chacun d'en user à sa guise et l'avis des gourmets qui préconisent de saigner la bête sans l'abattre, ma mère n'admettait pas qu'on fit souffrir inutilement ce bon gaillard de cochon.

A ce moment arrivait la tripière. Elle avait fait une heure de chemin depuis son village. Nous la regardions avec une certaine admiration. C'était la prétresse. Pendant un jour entier, elle était maîtresse absolue du logis, commandant à tous, distribuant la besogne, surveillant, opinant, proposant, décidant.

C'était une bonne grosse femme, haute en couleurs, forte comme un homme et qui ne reculait pas devant un verre plein. Les mauvaises langues prétendaient même que chaque matin, avant de se mettre en route, tante Suzanne — ainsi la nommaient-on — avalait une bonne goutte de marc ou de lie ; histoire de se réchauffer l'estomac. Veuve d'un boucher, elle s'était initiée aux mystères de la coquetterie sous le règne de son défunt mari. Habile, adroite et propre, tante Suzanne avait une nombreuse clientèle et on la « retenait » longtemps à l'avance.

Elle arrivait, marchant d'un pas viril et portant sa hotte, la seringue à saucisse et les parties destinées à hâcher menu la chair et la graisse.

— Bondzo !

— Bondzo, tanta Suzanna !

Et ces brèves salutations échangées, la tripière avalait une tasse de cååååf et trois « morses » de pain de ménage, puis, en avant !

Déjà l'oncle avait extrait du boîton, le pauvre condamné qui, sentant sa fin prochaine et insouciant de laisser à la postérité le souvenir d'un fin morceau, poussait des cris perçants et lamentables. Mais ce n'était pas long. Dans la cour le trubet installé, la marmite pleine d'eau bouillante, le bidon pour recueillir le sang — dont on ferait du mâtafan exquis ou des boudins supérieurs — l'assommoir, tout était prêt et par deux coups bien appliqués le boulanger accomplissait son œuvre.

En moins de rien — comme disait ma mère — l'animal était tué, saigné, râclé, dépêcé et les pièces portées à la cuisine, tandis que la servante lavait les boyaux et la pétubule...

Alors commençait l'œuvre de tante Suzanne. Les parterets manœuvraient sur le plot et la belle chair à saucisses et à saucisson, remplissait bien-tôt une seille de belle contenance.

Pa ta ta... pa ta ta... pa ta ta... Elle ne se reposait guère, la brave femme que pour faire dix heures avec une fricassée déjà prête ou boire de temps à autre un verre de vieux. Mon père, qui

ne s'entendait guère aux choses de boucherie, restait au magasin — nous vendions un peu de tout, tissus, lainages, quincaillerie, mercerie, conffections rustiques, etc. — et ne montait que pour faire, lui aussi, honneur à ce premier repas dû à notre caïon.

Et le labeur reprenait de plus belle. Bientôt la seringue fonctionnait et c'était une joie pour nous, les gosses, de voir se remplir de chair rose les boyaux transparents qui se tordaient à la canule, comme de bizarre serpents, pour s'enrouler ensuite, bellement, en une appétissante spirale, sur le fonct traditionnel.

Ensuite, les saucissons dans les boyaux gras ; la saucisse aux choux, spécialité de tante Suzanne qui l'assaisonnait de main de maître et y mettait « juste ce qu'il faut » de coryandre et de fenouil. Enfin les « atériaux » enveloppé de persil et revêtu de la « toile du ventre ». Ici, généralement se passait un incident comique. Nous avons toujours chez nous, en pension, quelque jeune *tutche* du canton de Berne ou d'Argovie et jamais la tripière, qui n'aimait pas nos confédérés — on n'a jamais su pourquoi — envoyait le représentant de la Suisse allemande, chercher à l'autre bout du village le « moule » pour les « atériaux ».

Jockeli ou Samli ou Hansli, partait avec une hotte et revenait au bout d'une demi heure, voire davantage, annonçant qu'il avait dû courir à droite, à gauche, chez Pierre et chez Paul, à la pinte et à la cure, pour trouver ce dit moule qui, unique au village, passait, disait-il, de maison en maison. Et, tout en racontant ses aventures, il sortait de sa hotte un énorme paquet.

— Déplie-le, ordonna la tripière.

Jockeli obéissait, et à son grand ébahissement enlevait papiers sur papiers, chiffons sur chiffons, guenilles sur guenilles pour trouver en fin de compte... une cuiller.

Mais il y avait des commissions plus sérieuses : porter aux voisins, aux parents, aux amis, au pasteur, au régent, leur part de saucisse à rôtir, offrande traditionnelle. Et c'est nous, les gamins, qui étions chargés de cette agréable besogne, allant et venant, avec un panier très fier de la mission confiée à nos petites forces et très fiers aussi de dire aux camarades rencontrés sur la route :

— On a fait tant de saucissons... tant d'atériaux, tant de boucles de saucisse...

Ma sœur, un jour, poussa l'outrecuidance jusqu'à affirmer qu'on fumait six jambons. Ses petites amies furent d'abord stupéfiées d'admiration, puis après avoir réfléchi et calculé, elles conclurent et racontèrent à leurs parents que nous avions tué un cochon et demi. L'histoire a survécu, et je rencontre parfois encore quelque ami d'enfance qui me demande des nouvelles du demi porc d'autrefois...

Ainsi se passait la journée que parachevait un bon souper de porc frais et nous allions retrouver nos lits et rêver de gigantesques boudins, de monstrueux piautons, de menaçantes oreilles, tout ça plongeant dans la saumure...

* * *

Ah ! le beau temps que ce temps-là.

L'autre jour, les affaires m'ont ramené au village. M. le juge faisait boucherie, il m'invita à casser la croûte en savourant une côtelette. J'acceptai par gourmandise et, aussi, par plaisir de me remémorer les choses d'antan. Hélas ! plus de tripière, plus de parterets, plus de seringue... Un boucher, un vrai boucher de la ville, un boucher en blouse rose avec le *stahl* suspendu au côté, faisait manœuvrer de petites machines inconnues des tripières d'autrefois. Ça allait très vite, mais c'était moins joli.

— En quatre heures un cochon est réduit, petit salé, jambons, saucissons, etc... me dit le juge.

Je fis un signe de politesse, mais mon admiration n'était pas vive. Que voulez-vous, j'aime les vieilleries pittoresques et je pensais tristement à cette machine américaine, longue de trois mètres quarante-cinq, riche en rouages, en courroies, en engrenages, en bielles, en volants, etc, mue par l'électricité — comme toute œuvre américaine qui se respecte — et de laquelle, après avoir in-

troduit à une extrémité un cochon vivant, on retire, à l'autre bout, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tout un assortiment de charcuterie exquise, depuis le pied farci jusqu'à la tête magnifiquement transformée en une appétissante galantine que revêt la transparente gelée.

Ah ! le progrès, comme c'est peu poétique !

LE CADEAU D'ANNIVERSAIRE

MON ami Charles, — non pas le colonel, mais l'autre, — est un de ces « grognards » que le service militaire a摸lé tout d'une pièce. Il a l'allure brusque qui sied au soldat de profession, mais son âme est généreuse. L'acuité de son regard correspond à la vivacité de son esprit. Sa moustache noire tombante tempère l'énergie de sa face virile. Homme aux yeux d'acier et au cœur de plomb, dur et sensible à la fois, Charles a les mérites de ces braves, taillés à l'emporte-pièce, qui vont droit au but, tranchants comme des feux de peloton, mais qui ont la larme à l'œil pour un rien, tant ils sont tendres sous leur rude écorce.

Je ne saurais mieux le dépeindre qu'en vous contant sa dernière « histoire ». Oyez plutôt :

C'est d'ordre intime et conjugal, donc très délicat, mais c'est si joli que je ne résiste pas au plaisir de vous le dire.

Notre ami, qui passe son existence parmi les bâts et les mitrailleuses, absorbé par les « mobs » et les « démos », ne s'était pas aperçu, paraît-il, que l'anniversaire de son épouse était revenu au calendrier.

Or, le lendemain, madame ayant souligné dans un sourire le passage de l'événement, le mari ponctuel ne voulut pas être en retard. Un militaire ne doit jamais être pris au dépourvu. A plus forte raison, « l'officier de carrière », ne pouvait-il se faire taxer de négligence. Aussi, avec cette promptitude qui caractérise les hommes d'action, s'cria-t-il incontinent :

— Oh, je n'ai pas oublié la date. Comme on en avait parlé, je t'ai fait inscrire à la crémation et j'ai payé ton entrée !

A. Mex.

Un bon point à Berthe ! — Oh ! l'infatigable professeur qu'est Mlle Marie, la jeune institutrice ! Dût-elle répéter durant deux heures ses explications à ses élèves, elle ne les quitte que quand elles ont bien compris. Et Dieu sait si elles ont la tête dure, l'entendement obtus, l'attention papillonnante, les jeunes élèves !

— Voyons, mademoiselle, vous avez cueilli une belle pomme pour l'offrir à votre mère, vous tenez cette pomme dans votre main, comment, pour l'offrir gentiment, l'appellerez-vous ?

— Un présent, m'selle.
— Une offrande, m'selle.
— Un petit cadeau, m'selle.
— Et vous, Berthe, comment l'appellerez-vous, votre pomme ?

— Moi, mademoiselle, je la pèlerai... avec un couveau !

LES DEUX LOQUÈT

SL L pouvait être minuit un quart, minuit et demi.

Dans cette rue calme et paisible, tout le jour et la nuit aussi, les habitants reposaient du sommeil du juste, après les durs labours terminés, quand soudain une voix se fit entendre, fluette, réveillant, avec les voisins, les échos d'environ :

— Monsieur Loquet ! Monsieur Loquet !

Et une petite main tira vigoureusement la sonnette d'une maison, dont la boutique, au rez-de-chaussée, était celle d'un serrurier.

Au-dessus, une fenêtre s'ouvrit dans la nuit et une tête hirsute, aux yeux mal réveillés, paraissait aussitôt.

— C'est M. Loquet que vous demandez ?

— Oui, m'sieu. Voulez-vous venir au numéro 102 de la rue ?

— Au numéro 102 ? répondit l'homme à la tête hirsute.

— Oui, m'sieu. Venez le plus vite que vous pourrez, et apportez vos instruments. Ça presse !

— Ah ça ! vous vous fichez de moi, je crois, continua l'homme réveillé en sursaut. Je ne suis pas médecin, je suis serrurier. Le docteur Loquet

demeure à deux pas d'ici dans la même rue, au 22.

Et la fenêtre, violemment poussée, se referma avec un bruit de vitres qui tremblent dans leur branlant mastic.

Visiblement, Loquet, serrurier de son état, n'était pas content.

Et il y avait de quoi, car ce n'était pas la première fois qu'on le dérangeait inutilement ainsi au milieu de la nuit, pensant prévenir le Dr Loquet, son homonyme.

L'humble artisan s'était recouché, éprouvant ce vif plaisir qu'on a de retrouver une couche chaudement moelleuse.

Il s'apprétait déjà à reprendre son sommeil interrompu, quand un nouveau coup de sonnette vint à carillonner.

Furieux, Loquet se releva et mit de nouveau la tête à la fenêtre.

— Eh bien ! s'écria-t-il, vous n'avez pas bien fini ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

La même petite voix fluette se fit entendre à nouveau :

— Pardon, m'sieu Loquet, je m'étais trompé. C'est bien vous que je viens chercher avec vos outils.

— Mais enfin, veux-tu me dire pourquoi, oui ou non ?

— C'est mon oncle Emile et ma tante Louise, qui ont profité d'un train de plaisir pour venir nous voir.

— Oui. Et c'est pour me dire ça que tu viens me réveiller ? Mais je m'en fiche pas mal, de ton oncle Emile et de ta tante Louise ! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— C'est qu'ils sont pris dans le lit pliant qui s'est refermé sur eux, et on ne peut pas arriver à les en sortir.



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 6

N'est-elle pas visible, cette influence nouvelle, dans la bibliothèque compliquée qui a remplacé celle de la chambre noire ? La vieille Bible est encore là, couchée tout de son long ; mais vingt volumes sont entassés sur elle, et il est clair qu'elle repose aussi tranquille que les morts au cimetière. Les araignées ont beau jeu pour tendre leur toile d'une agrafe à l'autre, et les gerces creusent à l'intérieur des chemins tortueux, qui vont du Pentateuque à l'Apocalypse. Il est vrai qu'il y a une seconde Bible dans la bibliothèque. Elle a été donnée à l'aîné des fils, le jour de son mariage ; mais, comme l'ancienne, elle est perdue au milieu de tous ces volumes épars, et rien ne l'en distingue, sinon une blancheur immaculée et un grand air de virginité. Mais aussi est-ce bien une Bible que cet in-octavo qui ressemble à tant d'autres, relié en carton, sans cuir, ni parchemin, ni agrafes, imprimé en caractères courants, sans enluminures, et avec aussi peu de cérémonie que s'il s'agissait du véritable Messager boiteux de Berne et Vevey ? — Voltaire écrivait des pamphlets et les répandait à milliers. Il avait la plume légère et il se multipliait. On a voulu conformer la défense à l'attaque, et l'on a riposté par de petites Bibles portatives, dont le monde a été inondé. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Il faut croire que c'est un bien, puisque c'était une nécessité. Mais le jour où ces petites Bibles, qui ne pèsent pas plus qu'un livre ordinaire, ont pénétré dans les hameaux, un autre âge a commencé pour la vie intellectuelle et morale de l'habitant des campagnes. Ne demandez pas pour ces volumes qui courrent le monde le respect instinctif qui s'attachait jadis au vénérable in-folio. L'imagination n'en est plus frappée ; elle n'y voit plus les soixante siècles ; ce n'est pas le livre devant lequel se sont découverts les aïeux, et la foi ne se transmet plus de génération en génération comme une partie de l'héritage paternel.

II

Une bibliothèque sans lecteurs est une mine sans ouvriers. Lisait-on réellement dans le village des noyers, où chaque famille avait la sienne ?

Je ne sais au juste si l'on utilise beaucoup les quarante volumes de la bibliothèque moderne. Je crains que nous ne soyons entrés dans une phase où tout le monde apprend à lire, sans que tout le monde apprenne à aimer à lire. Ceci, toutefois, n'est qu'une supposition. Ce que je sais mieux, c'est comment on lisait dans la vieille chambre où trônaient l'aïeul.

On y lisait rarement, je le confesse. Il faudrait pour s'en étonner se faire une bien fausse idée de ce qu'était la vie pour l'humble famille qui s'y réunissait chaque soir. Dans certains villages, dans ceux de la haute montagne, par exemple, le travail des champs est presque complètement interrompu pendant l'hiver. Le paysan pauvre tâche de s'y créer une industrie pour mettre à profit ces loisirs forcés ; celui qui est riche cherche aussi des occupations ou des distractions, et il n'est point rare que la lecture soit un de ses passe-temps favoris. Il y a dans ces hautes régions une saison pour lire. Il n'en est pas de même dans cette zone intermédiaire qui confine d'un côté au vignoble, de l'autre aux pâturages montagneux. Ici, il n'y a point de saison pour lire, parce que toutes les saisons sont également laborieuses. En été, on y est vigneron et laboureur ; en hiver, bûcheron et vacher. C'est en hiver qu'on travaille le bois, en hiver aussi qu'on descend les foins récoltés à la montagne, à moins qu'on ne monte avec le troupeau pour les consommer sur place. Dans les plaines où la culture est peu variée, les plaines à céréales, peut arriver qu'il y ait, sinon des saisons, au moins des jours pour la lecture. Quand il a plu quarante-huit heures et que la grange est en ordre, il ne reste qu'à se croiser les bras. Au village des noyers on avait trop de cultures diverses pour que cette chance même fût possible. La cave aux fromages et la cave aux vins ne donnaient pas moins de besogne que la grange, et puis on réservait soigneusement pour les jours de pluie tout ce qui peut se faire à couvert : châtaignes à dépouiller, outils à réparer, eau de cerises à distiller, etc.

Y avait-il au moins des heures, les heures du soir, par exemple ? Mais qu'ils connaissent mal la vie des campagnes ceux qui reprochent au paysan de ne pas lire le soir ! Quand il s'est levé avant l'aube et qu'il a travaillé de ses bras jusqu'à la nuit, il a sans doute quelque droit au repos. Que ne lit-il donc pour se reposer ? Il le fera peut-être quand il y aura dans chaque métairie de bonnes lampes à pétrole, voire du gaz ; mais dans le village des noyers on ne connaissait, il y a vingt ans, que cette petite lampe à huile qu'on porte suspendue à une chaînette, ou qu'on pose sur un pied de bois, et qui ne répand qu'une lumière douceuse, enfumée, rougeâtre et vacillante, le crépuscule, comme on l'appelle au pays romand. C'en était bien assez pour les travaux faciles auxquels on réservait encore les heures de la soirée : la laine à carder, le lin à filer, le maïs à égrener, les noix à casser ; mais comment des yeux mal habitués à lire se seraient-ils accommodés d'une si pâle lueur pour se fixer sur les pages d'un livre ? Le paysan ne devine pas les mots, il faut qu'il les voie distinctement et qu'il en considère chaque syllabe.

Donc pas d'heures pour la lecture, pas plus que de jours ni de saisons. Que restait-il ? Le dimanche, qui pour les habitants de la chambre noire était moins un jour qu'une institution. Le dimanche, tout travail était suspendu, et plutôt que d'en violer le repos on eût laisser pourrir sur place le foin coupé. Mais encore y avait-il dimanche et dimanche. Le paysan n'est pas promeneur, comme le citadin ; néanmoins on avait de nombreux parents dans les villages d'alentour, et il fallait bien les aller voir de temps en temps. On avait aussi des champs écartés, dont on manquait de nouvelles depuis des semaines, peut-être des mois. On ne savait si les orges étaient belles, si le froment avait bien noué, et il devenait indispensable d'y aller jeter un coup d'œil, ce qui entraînait tant de comparaisons avec le champ du voisin que souvent on ne rentrait qu'à la nuit.

Puis quand le temps était favorable, les enfants étaient pris d'une irrésistible envie de s'ébattre au grand air. N'avaient-ils pas leurs beaux habits à montrer ? Ils entraînaient mère ou grand-mère, souvent les deux à la fois, sinon toute la famille. Bref, il n'y avait de propices à la lecture que les dimanches où il pleuvait, et encore fallait-il qu'il n'y eût point de parade militaire sur la place d'armes de la commune, ni de noce ou de baptême chez les parents et les voisins.

Malgré la pluie on se rendait le matin à l'église paroissiale. Au retour, on dinait. Après quoi, les enfants n'avaient d'autre ressource que de jouer dans la chambre ; mais les joujoux n'étaient pas nombreux, et bientôt ils ne savaient à quoi dépasser leur vie entre ces quatre murs. L'ennui les prenait, cet ennui des enfants, qui les rend méchants entre eux et insupportables aux grandes personnes. L'aïeule glissait alors un mot des belles images de l'almanach ou de la Bible illustrée. C'était un trait de lumière. Aussitôt toute la petite famille se rangeait sur le bahut. Une fillette plus grande, qui savait lire, faisait ménage à part, et se délectait aux histoires de M. Souci. Les autres avaient la Bible illustrée, et s'entassaient pour mieux voir. Bientôt ceux des extrémités se trouvaient juchés sur la table, et tous surveillaient attentivement le doigt chargé de tourner les feuillets. Alors l'aïeule s'enfonçait dans son fauteuil, et ses yeux ne tardaient pas à se fermer. L'aïeule, de son côté, descendait prudemment la grosse Bible et s'établissait sur une chaise, l'infolio sur ses genoux. Quant à la génération intermédiaire, père, mère, servante, ouvrier, elle quittait la chambre un peu plus tôt ou un peu plus tard.

(A suivre).

E. Rambert.

Examen. — Quel est le régime gouvernemental en Russie ?

— L'autoction.

— Très bien. Et dans les autres pays ?

— En Angleterre, l'aristocratie, en Suisse, la démocratie, aux Etats-Unis, la ploutocratie...

— Et en France ?

— La bureaucratie !

L'armana populaire in patai dès 1930.

vint dé paraire. Lei illa mé dé 50 galjés pittés gouguenêts contre 27 lan pacha et lou prix lé déchendu du Fr. 1.20 à 50 centimés.

Che te vao la rechaïdre franco lou churlendeman invouille 55 centimés in timbres pouchta à la librairie Verdon à Fruboua.

N'IMPORTE QUOI

concernant

la

MUSIQUE

et le THEATRE,

vous l'obtiendrez rapidement

chez

FOETISCH

FRÈRES

S. A.

Maison fondée en 1804

La plus importante Maison de Musique de la Suisse romande

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonnerie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE